

dans les recueils de la B.N. et ailleurs, le manuscrit 13 452 qui est un carnet factice du printemps-été 1862, et le carnet 13 357 qui contient l'ébauche de L'évêque en présence d'une lumière inconnue. Mais les nôtres offrent un intérêt tout particulier en raison de leur date.

Les notes des agendas fixent en effet, pour le travail sur Les Misérables, des phases bien connues. Le 25 avril 1860, Hugo tire de la malle aux manuscrits le roman laissé inachevé depuis 1848, et en commence la lecture. Elle va jusqu'en mai: le 12, dit une note, le 21 dit une autre. De mai au 30 décembre, "j'ai passé, écrit Hugo ce jour-là, sept mois à pénétrer de méditation et de lumière l'oeuvre entière présente à mon esprit, afin qu'il y ait unité absolue entre ce que j'ai écrit il y a douze ans et ce que je vais écrire aujourd'hui. Du reste tout était solidement construit. Provisa res. Aujourd'hui je reprends (pour ne plus la quitter j'espère) l'oeuvre interrompue le 14 février 1848." La date finale inscrite sur le manuscrit est celle du 30 juin 1861. Le même jour il écrit à François-Victor: "J'ai encore deux ou trois bons mois de travail, mais le livre n'en est pas moins fini. Je peux mourir."

En réalité, René Journet et Guy Robert l'ont amplement démontré⁵, Hugo n'a pas attendu le 30 décembre 1860 pour reprendre la plume. Cette date ne marque que le commencement de la rédaction de la dernière partie du roman. Bien des remaniements aux parties rédigées avant 48 ont été déjà effectués; ils se poursuivront jusqu'à la publication -et un peu au delà. Cela laisse donc, de mai à décembre, une phase où s'opère l'essentiel de la révision du texte: elle n'est pas commencée avant mai, elle est acquise -et Hugo peut se mettre à écrire la fin- en décembre.

Or cette période est exactement couverte par nos trois carnets. Deux sont identiques, ce sont eux qui ont été achetés par la B.N. en 1985 et 1988. De 15 cm sur 9, ils ont un petit fermoir en métal et sont formés chacun de 5 cahiers reliés en carton recouvert d'un papier marbré blanc-vert. Je ne sais s'il faut dire que leur état, un peu délabré, confirme ou infirme ce qui est imprimé à leur dos: Reliure improved account book soit, je crois, "Livre de compte à reliure améliorée". Le premier porte la mention "acheté le 10 avril 1860, 55 c."; il a 78 pages et 132 folios selon une numérotation (de Hugo?) qui compte -pas toujours- les verso. Henri Guillemin l'a partiellement publié en 1947⁶. Le second, "acheté le 21 mai" (date intéressante et qui a peut-être contribué à l'interversion 12/21 mai remarquée dans les agendas), a lui aussi été l'objet d'une publication -embryonnaire cette fois: il cessait d'être inédit sans être édité- par Henri Guillemin dans le Journal de Genève des 9,10 mai 1954. Il porte, sous un dessin, une autre date: le 12 août 1860; il a 67 pages et Hugo n'y a pas procédé à sa propre numérotation -à moins qu'elle ait été effacée. Plusieurs pages manquent, deux sont découpées au tiers supérieur droit. Le troisième, même format mais relié en cuir et avec un porte-crayon, était la propriété de Jean-Bertrand Barrère qui l'a publié⁷. Il porte la mention: "Commencé le 4 octobre 1860" et contient plusieurs dates dont la dernière est le 13 décembre.

Tous trois contiennent presque exclusivement des textes qui seront employés dans Les Misérables. Ou dans la Préface philosophique qui semble avoir pris le pas sur le travail du roman de juin à la mi-août, comme en témoignent plusieurs indications⁸ et, en particulier, le fait que le deuxième carnet soit plus qu'à moitié rempli de textes de cette mouvance si bien qu'il permettra sans doute un progrès important dans la connaissance de la genèse de la Préface. Même celle-ci laissée de côté, on voit ce qui fait tout l'intérêt de ces carnets: avec le manuscrit, mais dans un geste de création plus primitif, au plus près de l'invention, il y a chance qu'ils témoignent de ce qui s'est passé pendant ces sept mois où Hugo pénètre "de méditation et de lumière l'oeuvre entière présente à [s]on esprit". Ils doivent renfermer, si elle

⁵ Dans leur ouvrage aussi monumental que modeste: Le Manuscrit des Misérables, (Annales littéraires de l'Université de Besançon, Les Belles Lettres, 1963) dont nous tirons toutes nos informations sur ce manuscrit, non sans les avoir vérifiées -inutilement.

⁶ Un Carnet de V. Hugo, Les Lettres romanes, avril 1947.

⁷ V. Hugo, Un Carnet des Misérables, octobre-décembre 1860, notes et brouillons présentés, déchiffrés et annotés par J.-B. Barrère, Minard, 1965. Ici la vérification est impossible, la B.N. ne disposant d'aucune reproduction, même partielle, du manuscrit.

⁸ Voir R. Journet et G. Robert, ouvrage cité, p. 31.

se trouve quelque part, la clé de la transformation des Misères en ce qui devient alors Les Misérables. Enfin, il y aurait là le cas, unique pour Hugo, d'un emploi pur du carnet comme carnet d'esquisses ou d'ébauches destinées à une même oeuvre.

De ces deux points de vue l'étude de nos trois carnets providentiels est extrêmement décevante -ou plutôt bien plus problématique qu'on ne l'espérait. Pourquoi?

D'abord parce que, malgré leur succession chronologique manifeste, ils ne présentent pas cette propriété distinctive du carnet -par rapport aux feuilles volantes- que l'ordre des pages soit celui de la rédaction. C'est vrai à l'intérieur de chacun, mais ce l'est aussi de l'un à l'autre. Du moins pour les deux premiers. Car ils contiennent des textes de même visée, répétitifs parfois, dont la comparaison dément la chronologie des dates d'achat. Ainsi en est-il pour la rencontre, en IV,15,2, de Jean Valjean et de Gavroche. Le Carnet II l'ébauche: "Chavroche connaissait de ouï-dire les pièces de 5 fr . Leur réputation l'avait [illisible] Il fut charmé d'en voir une. Le grand gros sou blanc lui plut."⁹ Et c'est le Carnet I qui complète l'ébauche: [je passe le début, ici complètement développé] "L'enfant lève la tête, étonné de la grandeur de ce gros sou; il le regarde dans les ténèbres et la blancheur du gros sou l'éblouit. Il se retourne vers J[ean] V[lajeau]."¹⁰ Et, sur un autre folio¹¹: "Chavroche connaissait les pièces de 5 francs par ouï-dire: il fut charmé d'en voir une. Il dit: contemplons le tigre." Ce qui sera le texte final.

De même, la formule initiale de la III^e partie: "Paris a un enfant et la forêt a un oiseau; l'oiseau s'appelle le moineau; l'enfant s'appelle le gamin", se trouve esquissée au crayon dans le Carnet II sous une forme moins élaborée: "Paris a un enfant comme la forêt a un oiseau, cet enfant est le gamin, cet oiseau est le moineau", mais elle est reprise, à l'encre, dans sa version définitive au Carnet I¹². Cas comparable pour le nom du chanteur Elleviou, qui est noté, tout seul, au Carnet II et qui est employé au Carnet I où il corrige, à l'encre, le nom de Rubini dans la phrase, au crayon: "Le rossignol est un Rubini gratis."¹³

Inversement, il est raisonnable de penser -mais rien ne le prouve formellement- que les trois notations se rapportant à la "bonne farce" dans le Carnet I sont antérieures à celles du Carnet II¹. La probabilité est beaucoup plus grande dans le cas de l'évocation des grandes barricades de 48, inventée au Carnet I -"Les deux barricades. La désastreuse insurrection de Juin 48"- et reprise dans les termes du texte final au Carnet II²:

"Seize années comptent dans la redoutable éducation de l'émeute, et Juin 48 en savait plus long que Juin 1832. Aussi la barricade de la rue de la Chanvrerie ne nous semblerait-elle aujourd'hui qu'un embryon et qu'une ébauche comparée aux deux barricades colosses que nous venons d'esquisser [v.i. de rappeler]. Mais, pour l'époque, elle était terrible."

Signalons enfin, pour épuiser les cas de chevauchement, que les deux Carnets I et II, mais pas le troisième, offrent des esquisses qui seront employées au début de la troisième partie -le gamin- sans qu'on puisse dégager de leur comparaison aucun ordre d'antériorité³. Bref, si l'emploi des carnets suit grosso modo l'ordre de leurs dates manuscrites, cela n'exclut nullement entre eux, de manière ponctuelle, ni un usage simultané ni un retour en arrière.

Déception d'autre part parce que, contrairement à ce qu'on attendrait pour le genre de tâche auquel Hugo se livre alors, les carnets n'offrent que très rarement des indications de régie -les consignes

⁹ Carnet II (B.N.: Nafr. 18878), f° 10v°.

¹⁰ Carnet I (B.N.: Nafr. 18310), f° 39-40 (nous donnons la référence selon la numérotation de la B.N., les éditions antérieures emploient celle portée au crayon); publié par R. Jourmet, Chantiers, ouvrage cité, p. 820.

¹¹ F° 41v°.

¹² Carnet II, f° 14v° et Carnet I, f° 66v°.

¹³ Carnet II, f° 15v° et Carnet I, f° 25, publié par R. Jourmet, Chantiers, p. 753.

¹ Carnet II, f° 18v° et 33; Carnet I, f° 57v°, 59v° et 68.

² Carnet II, f° 16-17 et Carnet I, f° 77, publié par R. Jourmet, Chantiers, p. 822.

³ Carnet II, f° 14v°, 26v°, 27, 67; Carnet I, f° 65v° et 66.

par lesquelles il se fixerait le programme de son travail. Celles qu'on trouve sont le plus souvent très minces -"développer"- ou obscures. Telles, dans le Carnet II -auquel je me suis plus particulièrement intéressé parce qu'il était pratiquement inconnu jusqu'à son achat par la Bibliothèque Nationale-, ces lignes où l'on peut lire aussi bien une idée pour la Préface philosophique que le projet des chapitres Le fond de la question et Les morts ont raison et les vivants n'ont pas tort: "Relever l'insurrection. La glorifier. Enthousiasme[r] aussi. La patrie se plaint, soit, mais l'humanité vous dit: Va! Il ne s'agit [?] pas d'un territoire sacré mais d'une idée sainte. La France saigne, mais la liberté s'accroît."⁴

L'exception vient d'une liste en 19 points, fameuse chez les hugoliens et qui mérite à elle seule une étude, d'autant plus que l'inhomogénéité des instructions la rend extrêmement déroutante⁵. Y voisine ceci, qui est d'importance: "1° Modifier le côté politique⁶ de l'évêque. Introduire le conventionnel." et cela qui n'en a guère: "2° Voir s'il y a lieu de se servir du plan de Digne." ou encore: "10° Creuser Mabeuf." et "12° Ne pas donner à Cosette une robe de damas."

Que reste-t-il donc?

Un matériau extrêmement disparate et, à plus d'un titre, confondant.

La confusion vient d'abord de ce que ces textes couvrent la totalité du roman dont toutes les parties sans exception sont représentées dans chacun des carnets. Bien plus, cette ubiquité se répète au niveau même de la page où coexistent dans un télescopage ahurissant des fragments employés ici, là et ailleurs, souvent en des endroits du roman très éloignés. Exemple, mais entre cent car c'est la règle: dans le Carnet II, immédiatement au-dessous du passage sur l'éblouissement de Chavroche devant le gros sou -IV,15,2- se trouve le portrait en raccourci de Tholomyès -"Un viveur de trente ans mal conservé"- qui vient en I,3,2: 816 pages avant!

Inutile donc de dire que si l'on rencontre parfois des noyaux plus serrés, ils ne sont jamais bien durs et que le désordre matériel correspond au désordre textuel. Hugo, dont les manuscrits sont si propres, écrit ici très mal, dans tous les sens et en tenant son carnet dans toutes les directions, là où il y a de la place et là où il n'y en a pas, quitte à surcharger entièrement une première couche par une seconde. Une seule chose est faite avec soin: l'oblitération, souvent d'un trait sinusoïde, des textes qui ont été employés. La preuve formelle s'en trouve dans une indication qui montre aussi que Hugo emploie ses carnets par relectures successives. En haut d'une page du Carnet I portant un texte barré, se trouve, à l'encre⁷: "Ceci a été rayé à tort. Le relire." Et il l'a relu sans doute puisque c'est l'esquisse de la conclusion du portrait de Louis-Philippe:

"Quant on est, comme l'auteur de ce livre, hors de tout à jamais, on se sent au-dessus des interprétations et des conjectures, et l'on dit simplement ce qu'on a à dire. Au moment de la vie où est arrivé celui qui écrit ces lignes, le siècle présent lui apparaît presque comme lointain, et dans ce qui l'éclaire à ses yeux, il y a déjà de la lumière du tombeau. Nous parlerons donc ici du roi Louis-Philippe..."

Ce qui deviendra, avec un progrès sensible:

"Louis-Philippe ayant été apprécié sévèrement par les uns, durement peut-être par les autres, il est tout simple qu'un homme, fantôme lui-même aujourd'hui, qui a connu ce roi, vienne déposer pour lui devant l'histoire;[...] une épitaphe écrite par un mort est sincère; une ombre peut consoler une autre ombre; le partage des mêmes ténèbres donne le droit de louange; et il est peu à craindre

⁴ F° 2.

⁵ Carnet I, f° 62, 63, 64 et 64v°, publié par R. Jourmet, Chantiers, p. 729.

⁶ C'est indubitablement "politique" qu'il faut lire et non "philosophique", comme l'avait voulu H. Guillemin.

⁷ Comme dans le cas de la correction de Rubini en Elleviou, cet usage de l'encre semble confirmer qu'elle est employée à la table de travail et le crayon partout ailleurs -ce qui ne signifie pas seulement "en promenade". La présente page est le f° 50.

qu'on dise jamais de deux tombeaux dans l'exil: Celui-ci a flatté l'autre."⁸

L'ordre qu'on voudrait introduire est donc nécessairement extérieur à la matérialité des carnets; il ne peut pas non plus se fonder sur les textes eux-mêmes. Car leur disparate est tel qu'ils offrent en réalité un continuum complet de tous les actes d'écriture précédant la rédaction ou, pour mieux dire, la mise au net. Scénario, projet, essai, esquisse, ébauche, note, brouillon: tout le paradigme de la génétique se décline et se brouille, si bien que la seule notion correcte serait celle de "linéaments", hugolienne mais affolante au généticien. Ceci pour une raison double qui tient au statut des textes, c'est-à-dire à leur nature et à leur emploi.

Quant à leur nature, la typologie mise au point par Jean-Bertrand Barrère pour le Carnet III peut être appliquée aux deux autres. Ils présentent également "des ensembles travaillés de très près qui atteignent parfois la longueur d'un chapitre"⁹. Plusieurs fragments convergent alors vers l'élaboration d'un même épisode; ils sont longs, entièrement rédigés et se suivent -au moins pour plusieurs- dans le carnet qui parfois reprend et corrige la formulation jusqu'à la rendre très proche de la version publiée, parfois identique. Ici l'ébauche confine au brouillon.

Les chapitres L'Année 1817 et La Cadène sont ainsi préparés dans le Carnet III et, dans le Carnet I, le chapitre Les invalides eux-mêmes peuvent être heureux¹⁰ -ce coup de vent qui, sous le regard de Marius, découvre la jambe de Cosette à l'oeil d'un vieux cynique équipé d'une jambe, lui, de bois- ou encore le portrait de Gillenormand¹¹, ainsi qu'une bonne partie de la Première esquisse de deux figures louches¹², et plusieurs des stances de Un coeur sous une pierre¹³. Le Carnet II est plus pauvre, si ce n'est pour la Préface philosophique.

A une seconde catégorie, poursuit Jean-Bertrand Barrère, peuvent se rattacher des textes plus brefs, isolés ou moins nombreux pour le même épisode, et pour lesquels le travail de mise en forme est absent ou loin de son achèvement. On peut les nommer des esquisses. Ce sont, par exemple, les fragments qui, dans le Carnet III, complètent le portrait de Thénardier et qui trouveront place en II,3,2; ou bien, dans les Carnets I et II, ceux qui préfigurent le dernier chapitre du livre 3 de la I^o partie, Fin joyeuse de la joie: la lettre des quatre étudiants presque complète et les réactions contrastées de Fantine et de ses trois amies. Ou encore, dans les mêmes carnets, les notations utilisées pour Le gamin ennemi des lumières; celles aussi qui posent la description des deux barricades de 48; et, dans le seul Carnet II, les fragments qui construisent le récit de la rencontre de Fantine avec la Thénardier, sur lesquels on reviendra.

Car, déjà, les limites sont moins franches et la qualification de ces textes plus incertaine parce qu'ils ne procèdent pas seuls à la mise au point des épisodes qu'ils ébauchent. Comment qualifier ces lignes -dont la lecture, au Carnet II, porte un coup au coeur du hugolien qui les découvre:

"Le miroir reflétait l'écriture et donnait ce qu'on appelle en géométrie l'image symétrique, de telle sorte que l'écriture renversée sur le buvard paraissait redressée sur le miroir et offrait son sens naturel."¹⁴

Est-ce l'esquisse et la première idée de tout le chapitre Buvard bavard? ou est-ce un brouillon, peut-être noté en cours de rédaction? Disons-le tout de suite, c'est encore moins que cela: une explication, presque technique, ajoutée au manuscrit dans une addition.

La même question se pose a fortiori pour les notations très brèves -une phrase ou deux- qui sont nombreuses et toutes énigmatiques. Lorsque le carnet I dit: "Cosette voit passer une chaîne de

⁸ IV,1,3; édition "Bouquins", p. 662.

⁹ Ouvrage cité, p. 19.

¹⁰ Carnet I, f^o 11, 12, 12v^o, 18v^o, etc.

¹¹ Carnet I, f^o 16v^o, 17v^o, etc.

¹² Carnet I, f^o 41 à 44.

¹³ Carnet I, f^o 74v^o à 76v^o.

¹⁴ F^o 11v^o.

galériens - avec Jean Valjean"¹⁵, on est certain qu'il s'agit de l'idée initiale de La Cadène parce qu'elle est reprise et développée en ébauche -et même en quasi brouillon- au Carnet III; mais qu'en est-il de "Nous irons voir l'homme-squelette. Il est en vie. Aux Champs-Élysées"? C'est un des projets dont Gavroche bercera ses frères, dans le ventre de l'éléphant, mais il figure dans le Carnet I¹⁶ au sein d'une série de notations qui seront employées au début de la III^e partie, de sorte qu'on ignore si c'est l'une de ces choses entendues qui servent à la qualification générale du gamin ou si cette phrase porte en elle tout l'épisode de l'éléphant de la Bastille. Et qu'y a-t-il du livre Parenthèse dans ceci: "On ne peut pas ne point avoir un certain respect pour le couvent, c'est le produit de l'Égalité Fraternité. Oh! que la liberté est grande!"¹⁷

Bref, lorsque Jean-Bertrand Barrère écrit: "... un troisième groupe se fait de ces indications brèves, purs détails, parfois significatifs, dont le développement n'apparaît pas sur ces pages"¹⁸, il escamote la difficulté qui tient à ce qu'en matière d'avant-texte la nature des textes se définit par celle de leur emploi. Une notation telle que "Un viveur de trente ans mal conservé" sera un brouillon de valeur purement stylistique si elle figure dans un ensemble dont on sait qu'il est contemporain de la rédaction; si au contraire elle est très antérieure, isolée, et qu'elle est la première définition connue du personnage, il s'agit alors de son invention et cet acte de naissance importe puisque ce serait celui d'une figure -ce qui n'est pas le cas, la notation initiale, au Carnet I, définissant un actant: "Au mois de .. de l'année 18.., 4 étudiants de Paris firent une bonne farce."¹⁹ De même les lignes qu'on a lues sur la rencontre de Jean Valjean avec Gavroche peuvent être, selon l'existence ou l'absence d'autres esquisses et selon que le manuscrit comporte ou ne comporte pas à cette date le développement de la scène, soit un scénario initial, soit une esquisse entre d'autres, soit une ébauche avancée ou même un brouillon.

D'ordinaire la place tenue par un carnet dans la genèse est fixe, et c'est elle qui assigne leur statut aux textes qu'il contient -choses observées et notées à tout hasard, documentation précisément destinée, esquisses et ébauches, formulations pour une rédaction en cours. La particularité des nôtres tient à ce qu'ils n'ont pas de place stable dans la genèse des Misérables; ou, plus exactement, à ce qu'ils les occupent toutes et sont, chacun séparément ou vis-à-vis d'autres manuscrits, tour à tour brouillons, carnets d'ébauches, d'esquisses ou de scénarios, relevés de notes documentaires. De sorte qu'ils ne sont justiciables d'aucune définition globale. Chaque folio, chaque fragment même, demande à être traité séparément et confronté à l'ensemble du matériel génétique dont on dispose, parce que c'est son rang dans cet ensemble qui décide de sa nature.

Une telle opération réserve des surprises. On va le voir sur deux exemples en confrontant les fragments des carnets non pas au texte définitif -on n'y gagne pas grand chose, sinon de se persuader que Les Misérables ne sont pas sortis tout imprimés du front de Victor Hugo-, mais aux états successifs de la rédaction tels que le manuscrit en garde les traces, fort heureusement repérées et classées par M. René Journet et Guy Robert. Surprise, ai-je dit, car à cet examen les notations des carnets changent de statut. Du moins en reçoivent-elles un plus complexe qu'on ne croyait, parce que l'élaboration du même épisode donne des fonctions différentes à des fragments apparemment semblables et vraisemblablement simultanés.

Soit le livre III de la I^e partie: En l'Année 1817. On a déjà dit que son idée initiale est notée au Carnet I, dans le fragment cité ainsi que dans la liste en 19 points. De fait rien n'en existe, sur le manuscrit, avant 1860²⁰. Il est alors rédigé en plusieurs temps dont il est impossible de retracer la

¹⁵ F^o 33v^o.

¹⁶ F^o 65v^o.

¹⁷ Carnet II, f^o 17v^o; comparer II,7,4; p. 408.

¹⁸ Ouvrage cité, p. 19.

¹⁹ F^o 57v^o, publié par R. Journet, Chantiers, p. 752.

²⁰ Voir R. Journet et G. Robert, ouvrage cité, p. 273-277. Rappelons qu'il n'y a qu'un manuscrit des Misérables. Pour les parties déjà rédigées en 1848 -ce qu'on appelle Les Misères, les corrections et ajouts effectués à partir de 1860 sont écrits sur les mêmes feuilles ou sur des intercalaires. Les différences de graphie, d'encre et de papier ainsi que les modifications des noms des personnages et les comparaisons internes du texte ont permis à M. R. Journet et G. Robert d'établir la datation fine des remaniements. C'est sur cet admirable travail que nous nous appuyons.

chronologie exacte parce que, si certains chapitres sont visiblement intercalés et postérieurs aux autres, les additions, elles, ne sont -sauf cas d'espèce- ni datables les unes par rapport aux autres ni localisables dans la chronologie des chapitres. On ne peut donc établir que des niveaux de rédaction: une addition à un premier jet sera de deuxième niveau, comme un chapitre intercalé; et une addition à une addition ou une addition à un chapitre intercalé sera de troisième niveau, étant entendu que ces niveaux ne sont pas des phases puisqu'une addition à un premier jet peut fort bien être postérieure à une addition d'addition dans une intercalation

Selon ce principe, on peut informer le texte d'un crochet simple pour les rédactions de second niveau, double pour le troisième, etc. et placer entre soufflets les unités textuelles qui reprennent un fragment des carnets.²¹ Qu'observe-t-on?

D'abord que nos trois carnets mais aussi deux folios du Reliquat concourent à la formation de ce livre. Inégalement cependant et sans qu'une répartition puisse être établie. Rien de connu pour le chapitre 5; le seul Carnet II pour le chapitre 6; les trois carnets et les feuilles volantes du Reliquat pour le 7; deux de ces quatre sources, mais diversement regroupées, pour tous les autres.

On voit d'autre part que, pour le chapitre L'Année 1817 -mais ailleurs également: dans la lettre finale par exemple et aux chapitres Quatre à quatre et Tholomyès est si joyeux...-, Hugo ne transfère pas directement et d'un bloc les fragments déjà écrits. Il lui arrive de casser une notation construite et d'en distribuer les morceaux en des endroits plus ou moins éloignés. C'est particulièrement visible pour L'Année 1817, dont l'ébauche du Carnet III est suivie dans son ordre -quoique avec des intercalations- jusqu'à "Bavoux était révolutionnaire" puis dispersée à tous les coins du chapitre. Et cela sans même tenir compte des ajouts ultérieurs. C'est dire que Hugo n'emploie pas le carnet comme une ébauche -en conservant son ordre quitte à l'enrichir ou à la modifier- mais réécrit un texte neuf dont il puise les matériaux dans la prétendue ébauche.

Enfin et surtout, on constate, quel que soit le chapitre considéré, que les textes des carnets ne sont pas tous employés en première rédaction, mais souvent en seconde, voire en troisième. C'est vrai au niveau général, puisque le chapitre 1 et les chapitres 5 à 8 sont des intercalations, mais ce l'est même dans le détail de chaque chapitre où, à plusieurs reprises, le même carnet est employé tantôt dans le premier jet et tantôt dans une addition. Dans L'Année 1817, de nombreux passages, pourtant venus comme le reste des trois carnets, sont des additions à la rédaction initiale, elle-même postérieure à celle du reste du livre³⁵.

²¹ On ne peut ici reproduire tout au long le texte des Misérables ainsi annoté dont la photocopie était distribuée aux auditeurs du séminaire. Le lecteur refera lui-même le travail. Ou nous croira sur parole. A quoi il perdrait le spectacle de l'extraordinaire enchevêtrement que produit le croisement des deux séries de données -l'emploi des carnets et la distributions des additions sur le manuscrit- dont chacune est à elle seule relativement simple. Pour le détail des textes des carnets utilisés dans L'Année 1817, on se reportera à l'édition de J.-B. Barrère ou à celle de M. Journet, Chantiers, p. 752-753.

³⁵ Ce sont: -p. 93 de l'édition "Bouquins", le texte allant de: "En 1817 la mode engloutissait.." jusqu'à "...mitres d'Esquimaux." (origine: Carnet III, f° 152) et: "Le Prince de Talleyrand...-> ...au mois de juin et au Champ-de-Mars." (ibid., f° 99 et 101)

-p. 94: "...le Voltaire-Touquet et la tabatière à la charte", alors même, soulignons-le, que cette notation est du Carnet II (f° 33v°), le plus ancien et qu'elle a peut-être généré tout le reste.

-p. 94-95: "Le Constitutionnel... ->...consolider la monarchie." (Carnet III, f°97, 49, 106, 97 à nouveau)

-p. 95: "La Ville de Paris... ->THEATRE DE L'IMPERATRICE" (f°98, 12, 12, 96), alors même qu'il s'agit non pas d'une notation latérale mais du noyau de l'ébauche; et de même pour Les Deux Philibert joué à l'Odéon.

-p. 96: "M. de Vaublanc...-> ...parvenir à l'être." (f°101)

Le même phénomène se répète aux chapitres suivants:

-p. 98, pour l'histoire des parents de Favorite -cas douteux cependant puisqu'il s'agit d'une réfection et qu'en conséquence l'ébauche peut fort bien avoir été employée dès le premier état de la rédaction, quoique ce soit fort peu probable. Elle provient ici non pas d'un carnet mais d'une feuille séparée (Reliquat, Ms. 24 744, f° 684) datée de 1845 (!) par M. Journet et publiée au volume Chantiers, p. 753.

-p. 100-101: pour les joies des idylles champêtres où, de surcroît, deux carnets interviennent dans l'addition des limaces. ("C'était un délire...->...Signe de pluie, mes enfants."; ébauches au Carnet III, f° 6 et 8 et au Carnet II, f° 3.)

-à nouveau, p. 103, pour un texte comparable au précédent et obtenu lui aussi par démantèlement des mêmes folios du Carnet III. ("Ces passages de couples...->...druides."; ébauches au Carnet III, f° 5, 7 et 8.)

-p. 103-104 pour l'arbuste, venu lui du Carnet II (f° 29v°)

Qu'est-ce que cela signifie? Soit que la rédaction n'est pas postérieure aux notations des Carnets mais leur est contemporaine, ce qui n'est pas impossible mais ne suffirait pas à expliquer que le même fragment d'un carnet soit repris ici au fil de la rédaction initiale et là en addition; soit que Hugo n'a pas ses carnets sous les yeux lorsqu'il rédige et qu'il n'y retourne qu'une fois le premier jet achevé; soit -et c'est le plus probable- qu'il les a bien à sa disposition mais en retient certains éléments seulement, quitte à en récupérer d'autres dans un second ou troisième temps. Démarche étrange parce qu'elle contredit le principe général d'utilisation maximale qui semble à l'oeuvre et que vérifie le très faible nombre des notations abandonnées; à moins que, au contraire, ce soit justement cette conduite de saturation du texte qui fasse revenir Hugo sur ses carnets pour parachever le remplissage.

Quoi qu'il en soit, les trois phénomènes -emploi presque exhaustif du matériau, distribution éclatée des textes, retour au carnet pour une rédaction de second jet- changent le statut de ces fragments. On pouvait y voir des ébauches ou des esquisses, ils fonctionnent bien plutôt comme des notes documentaires -et de fait la méthode est la même pour les documents proprement dits²². Notes dans lesquelles la rédaction puise librement, sans obéir à l'ordre du document mais à la logique de l'oeuvre et en respectant à la fois un principe d'économie textuelle -tout n'est pas intégré du premier coup- et un principe d'économie documentaire -presque tout, finalement, trouve sa place.

Une telle conclusion est pourtant excessive. A en juger par l'ensemble du livre III, les Carnets fixent manifestement à la fois la structure d'un récit -celui de la "bonne farce"- et une collection de notations quasi-documentaires. Il en va de même pour le seul chapitre initial. Son ébauche proprement dite -la suite reconstituée par M. Journet- constitue bien une série de faits historiques notés dans un ordre que le texte ne se privera pas de bousculer, mais elle comporte aussi une structure: celle de la progressive révélation d'une forme éthico-historique fondamentale qui est le contre-sens ou la trahison. L'ébauche comme le chapitre s'acheminent à travers l'insignifiance apparente des détails entassés vers leur signification: "les traîtres se montraient déboutonnés". Non sans raison. Ainsi la grande histoire s'assimile à la petite, et devient petite elle-même; la bonne farce des étudiants reproduit la farce de la Restauration; la trahison de l'histoire rejoint celle de l'amour: toutes deux trahison du peuple.

Tant au niveau du livre que du chapitre les textes des Carnets ont donc ici un double statut: scénarios formant structure pour le récit comme pour le sens, en même temps que réserve d'unités narratives ou descriptives propres à y prendre la place que la rédaction leur assignera. Mais seule la connaissance de la genèse complète permet d'opérer l'analyse de ces fonctions et la distinction des fragments qui les assurent à l'intérieur de l'unité matérielle -le carnet- qui les confond.

Encore les choses sont-elles ici à peu près claires. Un autre exemple montre qu'elles peuvent être plus lumineuses et plus obscures à la fois. Pour le chapitre qui suit immédiatement L'Année 1817, intitulé Une mère qui en rencontre une autre (I,4,1), seuls quelques folios du Carnet II sont employés. On les mettrait volontiers tous sur le même plan si le manuscrit ne permettait pas de les ordonner -et, à dire vrai n'y obligeait, car on s'en serait bien passé, l'ordre génétique réel étant tout différent de ce qu'on attendait.

Pour une fois, le manuscrit permet de reconstituer un récit à peu près continu et logique de la genèse du chapitre. Au départ une page des Misères, abandonnée et maintenant placée dans le Reliquat²³. René Journet en donne la transcription. On remarque que la narration est déjà parvenue à ce qui sera le chapitre L'Alouette et, de fait, les deux qui précèdent: Une mère qui en rencontre une autre et Première

-et, dans le chapitre Sagesse de Tholomyès, tous les passages des Carnets sont utilisés dans des additions: les calembours antiques (p. 108 et Carnet II, f° 35), le questeur du parricide (ibid., ibid.), à nouveau pour la proclamation de Bonaparte à l'armée d'Italie proposée en devise du séducteur (p. 110, Carnet II, f° 25) et pour les "filles incurables sur l'épousaille" (p. 110, Carnet III, f° 81 et 154).

²² Elle est connue maintenant de manière sûre grâce aux travaux concordants d'A. Ubersfeld sur l'emploi de la documentation destinée à Ruy Blas, de J. Seebacher pour celle réunie en vue de Notre-Dame de Paris et de N. Savy pour celle de l'épisode du couvent dans Les Misérables.

²³ Elle est d'ailleurs remaniée dans un second état qu'on laissera de côté pour simplifier: voir R. Journet et G. Robert, ouvrage cité, p. 277-280. La page initiale des Misères est reproduite dans Chantiers, p. 754-755.

esquisse de deux figures louches, datent de l'exil. Dans Les Misères, la scène avec les Thénardier est prise dans un vaste retour en arrière qui laisse de côté tout le passé de Fantine; elle est d'ailleurs différente: ce sont eux qui offrent de garder Cosette, le spectacle de leurs deux filles joue un rôle secondaire et l'idée même du chapitre "Une mère qui en rencontre une autre" est absente.

Dans le manuscrit, ce chapitre conserve la trace de deux rédactions successives. Il est écrit sur un papier d'emploi tardif, acheté au printemps 1861 -un an environ après notre carnet- à l'exception de la partie centrale: depuis "Cependant quelqu'un s'était approché d'elle..." jusqu'à "...dans la ruelle du Boulanger" (p. 118-120), rédigée, elle, sur un papier différent, d'emploi généralement antérieur: l'année 1860 et le début de 1861 -contemporain donc du Carnet.

Ce passage central est décisif. Il pose la rencontre des deux femmes, le portrait de Fantine et de son enfant -toute petite et toute heureuse-, l'histoire de Fantine -la vraie- jusqu'à son arrivée à Montfermeil. L'invention de la rencontre des mères et les unités narratives nouvelles qu'elle comporte ont donc conservé, mais déplacé, le retour en arrière: non plus tout ce qui précède la présence misérable de Cosette chez les Thénardier, mais tout ce qui est antérieur à la rencontre, maintenant développée pour elle-même et dans l'ordre simple d'un récit chronologique.

Or tous les éléments constitutifs de ce texte se trouvent dans une série d'ébauches du Carnet II. L'idée directrice est notée au folio 15v°. Hugo écrit d'abord: "L'une de ces femmes ne se doutait pas qu'elle tendait un piège et l'autre ne se doutait pas qu'elle y tombait." Puis il reprend l'idée et la colore d'une image en même temps qu'il met au point l'articulation du chapitre nouveau avec le suivant:

"après les 50 F [rajouté]

-Tu as fait là une bonne souricière avec tes petites.

-Je ne m'en doutais ma foi pas, dit la mère [barré, remplacé par:]

-Sans m'en douter, dit la mère.

Qu'était-ce que les Thénardier."

Les folios 34 et 33v° construisent le récit dans l'ordre de ses épisodes:

"La mère à qui l'on parlait ainsi se retourna [corrigé: tourna] la tête et vit à quelques pas d'elle une jeune femme proprement et pauvrement vêtue qui avait elle-même un enfant dans ses bras.

[un trait]

La réalité, la voici:

conter [?] l'histoire des 15 mois.

Fantine ne savait ni lire ni écrire. On lui avait seulement appris dans son enfance à signer son nom. Elle avait fait écrire par un écrivain public une lettre à Tholomyès, puis une seconde, puis une 3°. Tholomyès n'avait répondu à aucune. Son coeur était devenu sombre à l'endroit de cet homme. Elle s'était mise à le haïr [?] sans cesser de l'aimer et elle avait pris le parti de ne plus lui rien faire venir d'elle et de ne lui rien demander. Surtout [?] depuis qu'une amie avait dit devant elle en regardant sa fille: On vous hausse les épaules de ces enfants-là. Qui est-ce qui prend ces enfants-là au sérieux!"

Le verso du folio 34 esquisse ce qui manque:

[deux lignes non lues, puis:]

"(dire l'enfant)

Quant à la mère, quelque chose de propre, de [illisible] et d'effaré. Cependant en regardant de près une beauté [phrase sans doute inachevée]."

On a donc déjà la succession qui sera celle du texte définitif:

-présence d'une mère avec ses filles;

-interpellation de cette femme par une autre, ayant un enfant au bras;

-portrait de la mère à l'enfant;

-récit mensonger de son passé par Fantine -ce qu'implique la formule "La réalité, la voici";

-récit de l'histoire de Fantine depuis le départ de Tholomyès.

Enfin deux autres folios du carnet, peu éloignés des précédents, fixent toutes les articulations:

1° La clause du retour en arrière:

"Vers le milieu du jour, après avoir, pour se reposer, cheminé de temps en temps, moyennant deux ou trois sous par lieue, dans ce qu'on appelait alors les petites voitures, elle se trouvait à Montfermeil dans la ruelle du Boulanger." (f° 35v°)

2° Au même folio la phrase "Disons tout de suite ce que devint l'enfant" annonce la reprise du récit sur Cosette après le portrait des Thénardier prévu au f° 15. Si bien que se trouve exécutée la troisième instruction de la note en 19 points: "Peut-être la bonne farce [c'est le livre 3] - Thénardier - Au Fédéré de 1815" où l'on reconnaît, la gargote Thénardier ayant été rebaptisée Au sergent de Waterloo, les trois chapitres du livre 4: Une mère qui en rencontre une autre, Première esquisse de deux figures louches et L'Alouette.

3° Retour final sur Fantine:

**"Cependant que devint la mère? que faisait-elle? où était-elle? abandonna-t-elle en effet son enfant?
La mère [plusieurs mots illisibles] sa fille chez les Thénardier, avait continué son chemin et était arrivée à M. sur M." (f°38)**

Ce qui sera repris presque tel quel au début du livre 5, La Descente.

Tout ceci acquis, il ne restait qu'à développer -c'est ce que fait le premier état du manuscrit de l'exil- et à combler les blancs: c'est ce que font les ajouts au premier jet et les développements sur papier du printemps 1861. On a là une chronologie sûre et une genèse logique puisque l'évocation du passé de Fantine -les 15 mois- était exigée par l'invention de la farce, dont les conséquences ne pouvaient demeurer dans le vague initial, et que tout cela demandait à son tour une motivation précise de l'abandon de Cosette.

On assisterait donc à un emploi net du carnet en pure mise au point du scénario des événements et du récit, s'il ne fonctionnait pas aussi, pour trois autres fragments, d'une autre manière -comme un brouillon, et dans des conditions surprenantes.

Au verso du folio 37 se trouve, isolée, la formule: "toujours homme de plaisir". Elle sera reprise, et qualifie Tholomyès dès la première rédaction de l'exil, mais dans une addition. Pourquoi pas d'emblée? Comble de perplexité, au-dessous, mais séparée par un autre texte sans rapport, cette ligne placée entre deux barres verticales suivies d'un point d'interrogation -marque ordinaire chez Hugo d'une hésitation: "Voici la suite de son histoire" qui est peut-être l'amorce de l'idée, vite abandonnée, d'un mariage de Tholomyès troublé par l'entrée intempestive de Cosette se précipitant vers lui dans l'Eglise en disant: Papa!²⁴

Plus grave, deux formules sont notées aux folios 21v° et 22v° -"une sorte de femme colosse" et "une minaudière hommasse"- qui qualifieront effectivement la Thénardier, mais dans une addition à la seconde rédaction, avec près d'un an de retard! Si elles se trouvaient dans le carnet au moment de la rédaction, pourquoi Hugo n'en a-t-il pas fait usage? et si elles ne s'y trouvaient pas, pourquoi les y a-t-il inscrites au lieu de faire directement l'addition au manuscrit -et ceci plusieurs mois après la période d'emploi régulier du carnet, alors qu'il en avait déjà commencé, et sans doute achevé, un autre?

Il y a pire. Car c'est également en addition à la seconde phase de rédaction que Hugo emploie, tel quel, un texte plus long, plus beau, écrit au tout début du Carnet²⁵ si bien qu'il semble commander l'invention de tout le reste, et d'une si grande richesse pour le sens qu'on imagine mal comment il a pu être oublié ou négligé:

"...cet air sérieux et quelquefois sévère des petits enfants, qui est un mystère de leur lumineuse innocence devant nos crépuscules de

²⁴ Hugo prit pourtant la peine de rédiger entièrement cet épisode. Il est publié au Dossier des Misérables, ouvrage cité, p. 898 à 903.

²⁵ Carnet II, f° 3. Le texte est immédiatement suivi par la notation sur les limaces employée dans Quatre à quatre. Sa place, sa graphie et son voisinage ne laissent guère imaginer qu'il puisse être très postérieur aux autres, au contraire.

vertus. On dirait qu'ils se sentent anges et qu'ils nous savent hommes."

Sortons de cette perplexité pour conclure. Les études génétiques reçoivent toujours leur sanction -ou trouvent leur couronnement- dans l'édition des textes. Que faire de nos carnets? Leur unité est indéniable et il est vrai aussi qu'à les voir et à les tenir en mains, ils ont je ne sais quoi d'émouvant parce que les grandes beautés y sont à l'état balbutiant. Les publier, il le faut sans doute; mais en rendant sensible, s'il se peut, leur désinvolture, leur liberté, leur vitesse et leur inventivité, bref le génie qui s'y voit -hélas, beaucoup plus sans doute que je n'ai su le dire. En montrant aussi que la route est longue qui conduit d'un "Cosette voit passer une chaîne de galériens - avec Jean Vlajean" au chapitre de La Cadène et que c'est presque toujours, comme dans ce chapitre ou dans L'Année 1817, l'invention la plus fulgurante qui demande aussi l'élaboration la plus lente, la réécriture la plus poussive: en un mot, qu'il y a beaucoup plus de Flaubert qu'on ne croit en Hugo.

Au moins pour ce qui est de l'acharnement à la perfection. Car il n'est pas certain que les carnets de Hugo soient justiciables d'un traitement comparable à celui que Pierre-Marc de Biasi vient d'infliger victorieusement à ceux de Flaubert. Ceux du moins dont on vient d'esquisser l'étude ne peuvent être ni disjointes les uns des autres, puisqu'ils se recourent et se chevauchent, ni séparés des autres manuscrits, encore moins de celui même des Misérables.

On l'a compris, l'édition du Dossier des Misérables par René Journet est un trésor; celle des carnets par l'équipe de Jean Gaudon en sera un autre. Mais les deux trouveront leur vraie valeur dans leur rapprochement et dans leur confrontation avec le manuscrit du roman, pour lequel il n'existe encore -miracle!- aucune édition critique.⁴⁰ Le temps n'est pas venu -viendra-t-il jamais?- où "posant enfin leurs outils sur l'établi, les ouvriers de l'histoire littéraire ne commenteront plus ce chantier de subversion".²⁶

²⁶ On ne peut tenir pour telle ni celle de "la Pléiade", fort ancienne, ni celle de Garnier. On notera aussi que Les Misérables n'ont jamais été mis au programme d'aucune agrégation de Lettres. Bref, la génétique littéraire n'est pas plus autonome vis-à-vis de la société qu'aucune autre science.

²⁷ Préface à l'édition de Notre-Dame de Paris et des Travailleurs de la mer par J. Seebacher et Y. Gohin, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1975.